



WARM

REVUE DE PRESSE

WARM

Maison d'édition - Label indépendant - Ingénierie culturelle
9 rue d'Aubert 53 000 Laval
www.warm-ed.fr
infos@warm-ed.fr

SARL au capital social de 20 000 euros. RCS Laval. SIRET 818 055 961 00013

D'AUTRES CONTINENTS

mouvances du cinéma présent

dirigé par Jérôme Baron

UN LIVRE, POUR SE DEMANDER OÙ VA LE CINÉMA

EXTRAIT DE L'ENTRETIEN AVEC JÉRÔME BARON RÉALISÉ PAR MATHIEU GRUEL, OUEST FRANCE, LE 29 AOÛT 2018

(...) « Il faut absolument regarder devant nous », explique Jérôme Baron. Pour cela, le festival coédite, avec la maison d'édition WARM, un livre de plus de 200 pages, qui rassemblera des réflexions de

cinéastes d'Amérique du Sud, d'Afrique ou d'Asie et d'observateurs internationaux. « Il doit permettre un état des lieux du cinéma contemporain », espère le directeur. (...)

UN REGARD TRICONTINENTAL

EXTRAIT DE L'ENTRETIEN AVEC JÉRÔME BARON RÉALISÉ PAR NICOLAS AZALBERT, CAHIERS DU CINÉMA, NOVEMBRE 2018.

Les trois continents, ce sont l'Afrique, l'Amérique du Sud et l'Asie : trois régions du monde que scrute et célèbre depuis 1979 le festival nantais. Cet anniversaire est l'occasion de faire le point sur ces cinématographies depuis ce lieu d'observation privilégié qu'est le F3C, en compagnie de son directeur artistique Jérôme Baron.

Pour cette 40e édition, vous n'avez pas souhaité programmer des films qui ont marqué l'histoire du festival.

Alain et Philippe Jalladeau, les fondateurs, avaient opté pour cette approche rétrospective lors de la 30e édition. Pour la 40e, j'ai voulu ancrer davantage le festival dans le contemporain avec une

programmation de 40 films et un livre, édité par WARM, qui s'interroge sur ce que le cinéma devient, sur ce qu'il advient de lui. C'est une manière de questionner le geste de montrer des films, ce geste qui longtemps a relevé d'un intérêt strictement cinéophile, et qui s'effectue maintenant dans un contexte devenu concurrentiel. Le Festival des 3 Continents a lieu à peu près au même moment que ceux de Belfort, de Turin, d'Amsterdam ou d'Amiens : nous sommes, malgré nous, pris dans un faisceau qui nous impose de prendre la mesure de ce qui se passe autour. (...)

«AVEC LE WEB, ON PEUT FAIRE UN GRAND FESTIVAL INTERNATIONAL SANS BOUGER !»

EXTRAIT DE L'ENTRETIEN AVEC JÉRÔME BARON RÉALISÉ PAR MARCOS UZAL, LIBÉRATION, 20 NOVEMBRE 2018

Jérôme Baron est depuis 2010 le directeur artistique des Trois Continents, à Nantes, consacré aux cinéastes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine. Il analyse l'évolution d'un secteur très convoité.

Le festival des Trois Continents de Nantes fête sa 40e édition. Créé en 1979 par Alain et Philippe Jalladeau, il a tenu un rôle essentiel dans la reconnaissance mondiale des cinématographies d'Afrique, d'Asie et

d'Amérique latine. Un cycle de 40 films vient le rappeler en réunissant des cinéastes aussi importants qu'Abbas Kiarostami, Hou Hsiao-hsien, Lucrecia Martel ou Apichatpong Weerasethakul. Cette rétrospective s'accompagne d'un excellent livre collectif, *D'autres continents, mouvances du cinéma présent* (chez Warm), dirigé par Jérôme Baron, directeur artistique des Trois Continents depuis 2010. (...)

AU FESTIVAL DES 3 CONTINENTS, LE CINÉMA INDONÉSIE REMPORTE LA MISE, PAR VINCENT ARQUILLIÈRE, TÉLÉRAMA, 28/11/2018

Quarante ans du Festival des 3 continents, quarante ans de défrichage sans frontières

On y était ! Au Festival des 3 continents de Nantes, deux indiens bien relevés et un délicieux franco-japonais Bon plan Pour assister au ArteKino Festival, il suffit de s'emparer de son ordinateur Pour sa quarantième édition, le rendez-vous nantais est resté fidèle à ses valeurs : exigence, convivialité, goût de la découverte. Avec pour point d'orgue "Memories of My Body", de Garin Nugroho, un film indonésien aussi maîtrisé qu'audacieux.

l'événement culturel nantais. Abstraites ou plus incarnées selon les années, évocatrices de souvenirs chez les spectateurs les plus fidèles, elles retracent une aventure peu commune. Celle de quelques passionnés qui, en 1979, décidèrent de porter leur regard au-delà de l'Europe et des Etats-Unis, vers des territoires de cinéma encore peu explorés à l'époque par l'Occident : Afrique, Asie et Amérique latine. Au fil des ans, ils révélèrent Abbas Kiarostami ou Wong Kar-wai, et de grands réalisateurs mexicains, coréens, indiens ou taïwanais.

QG-bar-resto-club du Festival des 3 Continents, le Cosmopolis a accroché sur ses murs les affiches des quarante éditions de

Quatre décennies plus tard, alors que les festivals se sont multipliés et que les nouvelles technologies facilitent la diffusion de cinématographies méconnues, est-il possible de rester aussi

défricheur ? Difficile, reconnaissent les programmeurs eux-mêmes. Dans ce contexte de plus en plus concurrentiel, le rendez-vous nantais parvient néanmoins à tirer son épingle du jeu, attirant toujours un public d'âges et de goûts variés sans rien céder sur l'exigence cinéophile, nourrie à la critique universitaire. [Une exigence manifeste dans la rétrospective de quarante films qui marquait cette 40e édition, et qu'accompagnait un remarquable ouvrage collectif \(D'autres continents, mouvances du cinéma présent, sous la direction de Jérôme Baron, coéd. Festival des 3 Continents/Warm\).](#)

A côté de propositions aussi neuves et radicales que celles de Lisandro Alonso (La Libertad, 2001), Wang Bing (A l'ouest des rails, 2003) ou Tariq Tegui (Inland, 2008), la compétition – neuf films cette année, dont quatre d'Asie du Sud-Est et aucun d'Afrique – risquait de faire pâle figure. Forcément inégale, elle aura quand même réservé quelques beaux moments de cinéma en se jouant souvent des frontières (coproductions avec l'Europe, cinéastes tournant dans un autre pays que le leur, etc.). (...)

[FESTIVAL DES 3 CONTINENTS, LA 40E, PAR MICHEL BERJON, LES FICHES DU CINÉMA, 15 JANVIER 2019](#)

(...) la sélection 40 ans/40 films, la plus importante, faisait fonction de bilan et accompagnait la sortie d'un livre coédité par le F3C et la maison d'édition WARM, *D'autres continents, mouvances du cinéma présent* (208 pages, 20 €). Dirigé par Jérôme Baron signant la première contribution, Actualités du cinéma, qui ouvre des perspectives d'histoire du cinéma à l'ère du numérique, ce livre se

veut un état des lieux du cinéma actuel à travers des « gestes singuliers », par exemple Tariq Tegui, Marcelo Pedrosa ou Kiyoshi Kurosawa... On y trouve entre autres les contributions de Païni sur Wang Bing, de Frodon sur Jia Zhang-ke, d'Aisha Rahim sur Weerasethakul, d'Agnès Devictor sur l'Iran... [Une lecture à conseiller à tous les cinéphiles curieux.](#)

[TROIS CONTINENTS ET QUARANTE ANS - RETOUR SUR LE FESTIVAL DES 3 CONTINENTS DE NANTES, PAR PIERRE CHARPILLOZ, BANDE À PART, 03 FÉVRIER 2019](#)

2018 : Un livre et une rétro pour la quarantième.

Quoi de mieux pour célébrer un si bel anniversaire qu'une publication littéraire ? Plutôt qu'un livre de souvenirs, *D'autres continents, mouvances du cinéma présent* (Editions Warm) est un ouvrage théorique important et exigeant, où se côtoient des textes de nombreux universitaires, cinéastes et critiques renommés (**Dork Zabunyan, Jacques Aumont, Jean-Michel Frodon, Kleber Mendonça**

Filho, Dominique Païni...), sous la direction de **Jérôme Baron**, directeur artistique du festival. Plutôt qu'une « bible » du cinéma d'Amérique Latine, d'Afrique et d'Asie, cet essai est davantage une référence théorique posant les bases pour de nouvelles réflexions sur, notamment, la territorialité de ce cinéma de « trois continents » à l'épreuve de la révolution numérique.

LE CINÉMA UTOPIA À AVIGNON DE 1976 À 1994

une histoire de militantisme culturel et politique de Michaël Bourgatte

CRITIQUE PAR FRANÇOIS FORESTIER, L'OBS, 21 JUIN 2018

Comment échapper à la loi du marché, au cinéma?

Quelques rêveurs fondent, en 1976 à Avignon, un lieu unique, Utopia. Films en marge, idées de combat, système D... Pendant dix-huit ans, Anne-Marie Faucon et Michel Malacarnet font tourner la boutique,

malgré le manque de moyens et les difficultés du quotidien.

Michaël Bourgatte reconstitue cette aventure hors du commun, qui témoigne des idéaux de Mai-68 et de la nécessité d'une contre-culture inventive. Aujourd'hui, l'art et l'essai a-t-il encore le droit d'exister?

CHRONIQUE PAR LAURA TUILLIER, CAHIERS DU CINÉMA, MAI 2018

En retraçant la genèse de la création du réseau de salles indépendantes Utopia, Michaël Bourgatte, chercheur en communication, s'intéresse tout particulièrement au premier cinéma Utopia, ouvert à Avignon en 1976 par Anne-Marie Faucon et Michel Malacarnet. Inspiré par le vent de localisme et d'associatif post-68, le couple défend une programmation Art et Essai exigeante et favorise également la sortie de films qui menacent de n'être jamais distribués. On comprend comment peu à peu, et c'est la partie la plus intéressante du livre, ils en viennent au projet d'intégrer tous les maillons de la chaîne au projet Utopia : d'abord une gazette mensuelle pour défendre les films qu'ils programment, ensuite une percée dans

la distribution de 1982 à 1988 (en 1983, ils distribuent *En haut des marches* de Paul Vecchiali), puis la création du réseau de salles à partir de 1981, avec à la clef des années de difficultés financières. En effet, contrairement à un système intégré comme celui de MK2, Utopia se développe en gardant ferme le cap de l'associatif, et nourrit une méfiance envers le mercantilisme. Lorsque, pour sauver l'Utopia d'Avignon, ils se présentent aux cantonales de 1992, on peut ainsi lire sur leur programme : « pour qu'en bon Utopiste on puisse encore rêver d'un monde un peu moins féroce (...), un peu moins hostile aux non rentables ». Le combat continue.

"CE LIVRE QUI RACONTE LES DÉBUTS DU CINÉMA UTOPIA", PAR FABIEN BONNIEUX, LA PROVENCE, MERCREDI 25 AVRIL 2018

C'était une autre époque. C'était sous Giscard. Cette année-là sortaient à la fois "Taxi Driver" et "Rocky". Deux visions du cinéma.

Avril 1976, à Avignon, à deux pas de la rue de la République, deux cinéphiles avertis, venus d'Aix-en-Provence, créent le premier Utopia dans la riquiqui rue Figuière. Anne-Marie Faucon, 71 ans aujourd'hui, et Michel Malacarnet, 74 ans, un inclassable duo, citoyen et engagé, dont l'aventure dans l'ombre du grand écran est racontée dans un livre passionnant, "Le cinéma Utopia à Avignon de 1976 à 1994, une histoire de militantisme culturel et politique" (éditions Warm, 16.). Son auteur, le maître de conférences Michaël Bourgatte vient ce vendredi (dès 20h) à Utopia pour présenter son ouvrage et "refaire le match".

"Avec peu de moyens mais beaucoup d'inventivité", décrit l'auteur à propos de cette rocambolesque histoire fourmillant d'anecdotes, qui pourrait reposer sur ce précepte-là : une programmation hétéroclite différente des circuits commerciaux. Majoritairement "Art et essai" mais pas que. Michaël Bourgatte tresse le chemin d'un fougueux binôme, militant de la Version Originale, ce qui dans les 1970's, n'était pas monnaie courante.

À travers ces 170 pages, il est question des débuts chaotiques, avec un électricien qui déserte très vite, et plus que tout d'une adhésion immédiate des Avignonnais: 120 spectateurs quotidiens durant les neuf premiers mois d'exploitation, en 1976-1977, c'est déjà une victoire en chantant. Mais déjà, il y a 42 ans, ces créateurs férus de débat ouvert ne sont pas à une contradiction près : anticléricaux, leur première salle naît dans l'ex-chapelle Saint-Antoine. Antiaméricains (au sens capitalistique), ils auront pour bailleur le gouvernement américain rue Figuière!

En tournant les pages, on sourit à l'évocation de Pierre Pezet, alors gérant du cinéma le Palace, qui négocie avec les distributeurs et prive Utopia de certains films. Et on rit en regardant les dessins de Charb, qui avant de devenir le boss de "Charlie Hebdo", fut stagiaire à Utopia. "Continuer à cultiver l'alternative", ponctue Anne-Marie Faucon. Une manière de ne pas s'appesantir sur le passé pour parler de demain.

AU SUJET DE LA COLLECTION PHOTO-GRAPHIE

(NOTE DE LECTURE) STÉPHANE BOUQUET ET MORGAN REITZ, "LA BAIE DES CENDRES", PAR ANTOINE BERTOT, POÉZIBAO, 4 DÉCEMBRE 2017

La collection « photo-graphie » des éditions Warm s'est ouverte en 2016 et vient d'être complétée par *La Baie des cendres* de Stéphane Bouquet et Morgan Reitz. Elle a pour projet explicite de « proposer une rencontre entre deux artistes, l'un écrivant à partir des photographies de l'autre ». Les photographies sont donc un appel à l'écriture chaque fois, cependant, singulièrement.

La collection débute sous le signe de l'amitié entre un écrivain, Gerard Malanga, et un photographe, Julien Mérieau, avec *Julien Mérieau, astonish me / étonnez-moi !* Gerard Malanga reprend, dans le titre de cet essai, une expression de défi adressée par Cocteau à un jeune artiste. Elle retranscrit à la fois l'enthousiasme admiratif de l'écrivain-spectateur face aux photos de J. Mérieau, et son impatience d'en voir « plus » (p.34). Mais surtout, elle désigne le cœur même de ces photographies selon G. Malanga, c'est-à-dire la surprise (« ce que nous voyons n'est pas nécessairement ce que réellement nous voyons », p.29). Pensons par exemple à cette photographie nommée « Fleuve au lit » sur laquelle la texture d'un pont et celle de l'eau, par les nuances d'ombres et de clartés, se mêlent, perdent l'œil dans une étrange matière commune et douce.

Cette perception troublée, Gerard Malanga la relie au « revêtement narratif » des images de J. Mérieau (p.32) qui poursuivraient ce qu'aurait entamé Antonioni à la fin de *L'Eclipse*: chaque photographie, comme chaque photogramme du film, montrerait « un endroit où des amants se sont rencontrés ou ont raté leur rencontre. Derrière eux, ils ont laissé une absence perceptible. » (p.33). L'essai de Gerard Malanga aborde donc le paradoxe troublant d'une présence doublée d'un envers mélancolique d'absence. Ces photographies déplaceraient de la sorte ce qu'elles montrent. Cela fait écho au dispositif même du livre : le texte en version originale anglaise occupe les premières pages. Il est repris, à la suite des quatre photographies, en version française. Le lecteur, par cette traduction et cette entremise des images, se trouve en présence du même texte, étoffé cette fois du souvenir de ce qu'il a lu, de ce qu'il a vu.

Le deuxième livre, *L'Argentine, malgré tout* de Nicolas Azalbert et d'Eduardo Carrera, est composé de six textes qui n'abordent pas directement les photographies d'Edouardo Carrera. Chaque texte, cependant, s'appuie à chaque fois sur deux photographies qui sont l'origine soit de brefs essais critiques sur la littérature et le cinéma argentins, soit d'un montage de graphiques étudiant la situation économique de l'Argentine, ou encore d'une nouvelle, d'un poème politique et d'une correspondance. L'ensemble hétérogène, visuel et littéraire, tente de rendre compte de l'instabilité politique et économique de l'Argentine contemporaine et de la manière d'y faire face.

Premier exemple : une des sections est occupée uniquement par des graphiques montrant l'évolution de la dette extérieure de l'Argentine, de l'inflation, des salaires réels, du taux de chômage... Ces graphiques répondent subtilement à deux photographies : l'une montrant, en noir et blanc et sur le fond d'un ciel vide et gris, la courbe d'une montagne russe, l'autre un escalier qu'un policier monte. Le lien entre le collage d'Azalbert et les photographies de Carrera est ténu mais clair : aux courbes des graphiques répondent celles des montagnes russes et de la rampe d'escalier ; la détérioration de la situation économique rejoue alors, par une « collision » visuelle (p.7), la présence autoritaire et policière et l'impression de désolation. Second exemple : une nouvelle raconte l'histoire d'Ernesto, étudiant en

cinéma désabusé face aux manifestations qui ont lieu en Argentine (« Ernesto était agacé [...] parce qu'il ne pouvait s'empêcher de penser que cela ne servait à rien, que les manifestations n'étaient qu'une libéralité du pouvoir accordée au peuple pour se faire entendre. Pour se faire entendre, oui. Pas pour se faire écouter. », p. 23). Ce texte est lié à deux photographies, à nouveau, l'une montrant un homme en haut d'un plongeur d'une piscine désaffectée, l'autre montrant, de dos et en plan moyen, un homme qui semble regarder vers l'horizon. De ces photographies ressort une impression de solitude et de retrait mélancolique que l'on retrouve dans l'attitude distante et dubitative d'Ernesto, face au désordre argentin. Cette fois, c'est moins un motif qu'une atmosphère qui vient relier, à distance, texte et photographies.

Le troisième livre de la collection, *La Baie des cendres* de Stéphane Bouquet et Morgan Reitz, poursuit ce projet de dialogue entre image et écriture, comme le précise la quatrième de couverture : « non pas simplement regarder mais habiter dans les photos, les considérer comme un nouveau logis auquel il faut s'habituer. »

Cette fois, donc, neuf récits de Stéphane Bouquet pour neuf photographies de Morgan Reitz. Le récit s'installe dans les photographies, les prend explicitement pour cadre afin de raconter l'histoire d'une femme, désignée par le pronom « elle », qui semble vivre dans le temps figé des photographies (« il lui semble soudain que nous sommes encore un jour férié », p.43). « Elle » y fait face au silence, à la solitude et attend que quelqu'un, par une lettre, une réponse, une présence, vienne interrompre cela. Le passage d'un texte à l'autre, et donc d'un paysage à l'autre, peut être brusque (« Oh et puis voilà qu'elle se retrouve sans prévenir dans un improbable printemps parme », p.37). Demeure cependant cette sensation d'un rendez-vous qui n'a pas lieu et d'une suffocation dans l'absence. Il y a bien l'espoir renouvelé dans chaque lieu, chaque photographie : « Donc, en résumé, il existe un endroit sans doute caché où l'image n'est pas finie » (p.46). Mais ce désir est toujours déçu et illusoire. Or, ce qui empêche serait étrangement la restriction qu'impose la photographie à partir de laquelle l'histoire est racontée. « Elle » peut vivre dans l'image, y penser, y projeter sa mémoire, ses désirs, mais la photographie reste cependant close, « comme si le photographe avait été trop épuisé lui aussi pour appuyer jusqu'au bout sur le déclencheur » (p.46). En somme, « le paysage a décidément succombé à un calme éternel, soporifique et inquiétant. » (p.39). Dans la photographie, il fige. Les textes et les photographies entretiennent ainsi un lien particulier : ces dernières sont l'origine du récit qui les anime par le regard et les désirs d'un personnage qui cependant semble s'enliser dans l'atmosphère et les teintes excessivement douces et colorées, le temps silencieux des photographies de Morgan Reitz.

La collection « Photo-graphie » permet ainsi à un écrivain d'entrer dans les silences des photographies et, alors, de résonner avec elles.

Gerard Malanga et Julien Mérieau, Julien Mérieau, *astonish me / étonnez-moi !* « Photo-graphie », Warm, mai 2016, 44p., 13€

Nicolas Azalbert et Eduardo Carrera, *L'Argentine malgré tout*, « Photo-graphie », Warm, avril 2017, 63p., 13€

Stéphane Bouquet et Morgan Reitz, *La Baie des cendres*, « Photo-graphie », Warm, octobre 2017, 60p., 13€.

LA BAIE DES CENDRES

de Stéphane Bouquet et Morgan Reitz

STÉPHANE BOUQUET MET DES VERS SUR DES VUES, PAR GUILLAUME LECAPLAIN, LIBÉRATION, 17 NOVEMBRE 2017

Neuf récits pour autant de photos de Nantes

Neuf photos de Morgan Reitz, où l'œil avisé peut reconnaître des paysages de Nantes : l'usine Béghin-Say sur l'île Beaulieu, le village de Trentemoult, les rives de l'Erdre. En regard, un récit en neuf parties : le poète, scénariste, critique de cinéma (et ancien collaborateur de Libé) Stéphane Bouquet publie chez Warm son huitième ouvrage, *la Baie des cendres*. Pour la même collection, il avait déjà traduit un court texte de Gerard Malanga inspiré par quatre clichés d'un autre Nantais : *Julien Mérieau, Astonish me / Etonnez-moi !* (sorti en mai 2016).

La Baie des cendres, donc, est à la fois un portfolio et un texte. Le livre se fait le support d'une soirée diapo nostalgique qui aurait lieu un dimanche d'automne un peu glauque (et où on aurait trop bu la veille). En écho aux paysages déserts et aux ciels d'un jaune maladif de Morgan Reitz, l'héroïne du récit de Stéphane Bouquet tâche de mettre une cohérence aux bouts de la ville qu'elle a sous les yeux, comme si elle venait de se réveiller, et difficilement. Elle évoque les souvenirs d'un ancien amour, une lettre, des retards. A l'origine du texte, «il y a ce troupe un peu pervers : elle le silence et la solitude», écrit Bouquet. Et son horizon, la recherche de «la consolation éblouissante de l'étreinte» .

Ambition. Mettre au défi un auteur d'écrire à partir d'images, l'ambition de cette nouvelle collection de la maison d'édition lavalloise (créée par Armelle Pain et Willy Durand début 2016) a ici au moins une vertu : celle d'appliquer à l'écriture les contraintes photographiques du cadre et de la pose. En clair, le texte poétique de Stéphane Bouquet s'attache à rester dans l'immobilité et dans un point de vue unique : tout ce qui est au-delà de la photo, son héroïne fatiguée ne peut que tenter de l'imaginer. Cette femme, désignée seulement par un «elle», avant de devenir un «je» dans la dernière

partie, scrute le monde qui s'affiche devant elle, à la fois pour chercher à en saisir la clé («un nouveau secret gît dans le paysage») et pour essayer d'en sortir («Comme si la photo allait ouvrir, suite à une bourrasque improvisée, sur un nouveau monde tout à fait ailleurs»).

Echo. Car «il existe un endroit sans doute caché où l'image n'est pas finie», écrit Stéphane Bouquet, comme un nouvel écho du vers du poète William Carlos Williams qu'il avait mis en exergue de son deuxième recueil publié, *Un monde existe* (Champ Vallon, 2002) : «Outside / Outside myself / There is a world» («En-dehors / En-dehors de moi / Il y a un monde»). Mais la tentative de sortir du cadre du paysage est vouée à l'échec, pose-t-il tragiquement dans la neuvième et dernière partie du texte. «Comme si tout cela était sans importance parce que la porte est fermée et que la poignée pour l'ouvrir est introuvable dans tout ce bordel.»

Stéphane Bouquet lira son texte au Lieu unique de Nantes le 25 novembre, dans le cadre de la 17^e édition de Midi-Minuit Poésie.

Le festival, organisé par la Maison de la poésie de Nantes, invite par ailleurs trois patrons de la scène américaine d'aujourd'hui : les poètes spoken word Saul Williams et Mike Ladd, proches du courant hip-hop, et la performeuse Tracie Morris. A noter aussi une rencontre consacrée à la poésie contemporaine en Colombie (avec Camila Charry, Ronaldo Cano et Myriam Montoya), un entretien avec Jean-Marie Gleize à propos de la revue *Nioques*, des lectures d'Eva Niollet, Perrine Le Querrec ou Nicolas Vargas, qui vient de recevoir le prix de la révélation poésie de la Société des gens de lettres.

Festival Midi-Minuit Poésie, du 22 au 26 novembre à Nantes. Stéphane Bouquet sera au Lieu unique le 25 novembre à 21 h 45.

LA BAIE DES CENDRES, STÉPHANE BOUQUET SUR DES PHOTO-GRAPHIES DE MORGAN REITZ PAR JEAN-CLAUDE PINSON, SITAUDIS, 19 JANVIER 2018

« Photo-graphie » (avec un tiret), tel est le sous-titre de *La baie des cendres*, un récit très singulier de Stéphane Bouquet accompagnant des... photographies de Morgan Reitz. Le tiret est ici important. Signe ambivalent, il ne conjoint pas seulement, il disjoint.

Disjonction : chacun, photographe et écrivain, suit son chemin, et les deux parties du livre paraissent s'ignorer l'une l'autre. Les photos ne viennent pas documenter un récit, comme c'est le cas par exemple dans les romans de Sebald. Et le texte ne vient pas davantage éclairer, commenter des photographies. Cependant, si ces chemins sont des parallèles qui semblent s'ignorer, elles participent d'une énigmatique géométrie non-euclidienne, finissant, on ne saurait dire

ni où ni comment, par consonner et se rejoindre. La disjonction se retourne ainsi en conjonction.

Conjonction : le récit de Stéphane Bouquet se déploie en neuf séquences qui, sans jamais les commenter, font cependant écho, en quelques points, aux neuf photos de Morgan Reitz. La première séquence, par exemple, évoque un ciel « aussi orange qu'un jus multifruits bio vitaminé » qu'il n'est pas difficile de repérer sur la première photographie. Conjonction encore en ce que le photographe comme l'écrivain, selon la logique de leur médium propre, mettent l'un et l'autre en œuvre une poétique qu'on peut définir comme celle de l'« estrangement » (de l'ostranénie chère aux Formalistes russes).

Pour Morgan Reitz, cela consiste en un traitement de la lumière et de la couleur qui s'éloigne sensiblement de tout naturalisme et fait penser plutôt à quelque chose comme un pictorialisme, mais sans concession aucune à quelque complaisance « artiste » que ce soit. L'habitant de Nantes (comme c'est mon cas) reconnaîtra sans mal quelques lieux et paysages de sa ville (les quais de l'Erdre en face de la Préfecture, le village de Trentemoult sur la rive sud de la Loire, l'imposante usine Beghin-Say...). Il les reconnaîtra, mais en même temps ils lui paraîtront être passés de l'autre côté du miroir, comme si quelque secret gisait dans le paysage, celui d'une catastrophe qui l'aurait ensorcelé. À moins que ce ne soit, dans la mutation qui l'altère, le « renverse » (« catastrophe » signifie aussi retournement), « un paradis futuriste et temporaire » qui s'annonce, à la faveur de cette « cérémonie secrète et maçonne » dont parle Stéphane Bouquet.

Le titre du livre est mystérieux. Une lecture attentive du texte de Stéphane Bouquet ne livre aucune clef qui mettrait sur la piste le lecteur. Ce dernier peut donc librement s'abandonner à son imagination. J'ai pensé pour ma part à la baie de Naples recouverte de cendres après l'éruption du Vésuve, aux fresques de Pompéi désensévelies bien après le désastre. Car cendreuse, me semble-t-il, est la tonalité qui sourd de la lumière voilée, obscurcie et jaunie, presque sépia parfois, qui caractérise ces neuf photographies de Morgan Reitz. Comme si quelque catastrophe écologique avait eu lieu, empoisonnant, empoissant d'une suie malsaine, d'un air vicié, l'atmosphère où semblent figés dans une sorte d'irréalité inquiétante les éléments (bâtiments aussi bien que végétaux) qui constituent chaque paysage. — Quoique là encore l'ambivalence prévale, car cette lumière voilée n'est pas sans rappeler également la dorure sombre des icônes.

Mais c'est à une autre catastrophe aussi qu'on peut penser, une catastrophe intime celle-là. C'est elle du moins qui transparait tout au long du récit de Stéphane Bouquet. La narratrice, abandonnée à sa solitude (au silence « avec lequel il est si facile de se mettre à la colle »), est en attente, en vain, de la « consolation éblouissante » d'une étreinte qui ne vient pas. Elle voudrait pouvoir aimer, mais c'est seulement sa propre bouche qu'elle rencontre : telle est « l'horrible

tragédie d'une Echo post-moderne ».

Stéphane Bouquet est un poète inventeur de formes, de grandes formes (je veux dire à l'échelle du livre tout entier). Son livre précédent, *Vie commune*, revendiquant « l'emmêlement des gens » et la « porosité » des genres, avait pour originalité de rassembler et faire tenir en un même volume trois longs poèmes en vers, une pièce de théâtre et trois nouvelles. Cette fois, se confrontant à l'image photographique, il choisit la prose narrative. Mais il conduit le récit selon une singulière logique d'où se trouve exclue toute providence narrative. C'est au contraire, dans l'enchaînement des phrases et des séquences narratives, la bifurcation imprévue qui prévaut. D'où l'effet d'étrangeté ressenti par le lecteur. En voici un exemple :

« La mélodie des merles lui a soufflé la clef ou la nouvelle lettre qu'elle a cru dénicher dans sa poche et puis finalement c'était seulement un ticket de caisse d'une longueur hallucinante. En tout cas, un ballon de foot s'est écrasé sur son crâne et la radio des voisins criaille pendant que la fumée carnée du barbecue se tord dans les airs et qu'un des joueurs adolescents vient vers elle et s'excuse avec une contrition qui la ravit. Il paraît qu'une certaine espèce de baleine chante à 52 hertz et qu'aucun autre cétacé dans le monde n'est réglé pour capter sa fréquence. C'est dur pour elles d'avoir seulement le plancton pour confident ».

L'écriture est donc commandée par une logique disjonctive. Elle relève de ce qu'on pourrait nommer une « poétique de la surprise », à l'instar de celle qu'on voit à l'œuvre, par exemple, dans la poésie de Dominique Fourcade. Mais, à la différence de Fourcade, qui refuse la narration, préférant insister sur l'espace proprement textuel, Stéphane Bouquet, lui, étend cette logique au récit tout entier. Et c'est pourquoi chez lui le principe de disjonction se double d'un principe de conjonction. Il s'agit malgré tout (malgré le côté sans cesse bifurquant du récit) de conférer une unité et une continuité à ce qui demeure bien un récit organique et non un collage de fragments. Le chaos narratif est en même temps un cosmos — ou plutôt, pour reprendre un mot qu'affectionnait Deleuze un « chaosmos ». Un chaosmos sans providence, comme est le monde d'aujourd'hui.

STÉPHANE BOUQUET ET MORGAN REITZ : LE DUR DÉSIER DE DURER (LA BAIE DES CENDRES), PAR THOMAS ANQUETIN, DIACRITIK, 26 JUIN 2018

Elle est là qui parcourt neuf photographies de Morgan Reitz. Elle est la figure féminine jamais nommée qui parmi les neuf textes de Stéphane Bouquet contemple, habite, attend, espère une lettre ou la lit, désire, constate sa solitude et la difficulté de la rompre, avait/a/aura rendez-vous avec un homme, qui toujours se soustrait, comme le monde entre deux photographies.

Ce qui se joue dans ce livre c'est un trajet. S'y exposent d'abord neuf clichés de couleurs à l'éclat terni ou aux déclinaisons monochromes — les ciels y sont « aussi orange qu'un jus multifruits bio vitaminé », l'herbe y est régulièrement rouge et les figures y sont parfois enfouies dans des camaïeux de gris et de bleus silencieux. Suivent neuf textes où elle ne semble vivre que dans l'instant-espace de chacune des images, comme si entre elles la vie n'advenait pas : « Oh et puis voilà qu'elle se retrouve sans prévenir à randonner dans un improbable printemps parme. » ou, plus loin : « On vient de lui changer à nouveau de paysage ». Le voyage est tension vers un être-au-monde durable voire définitif, sans les « sautes perpétuelles » d'espace en espace, de paysage en paysage, auxquelles elle ne semble rien pouvoir sinon les constater et les endurer. Jouet d'une instance abstraite qu'elle n'interroge pas, elle s'anime du désir de durer au-delà des instants flash des photographies, rêvant même qu'elles tordent le réel afin de permettre que « tout et elle y compris perdure ». Dans cette attente, un rendez-vous manqué dans un passé proche se reporte sans cesse, au rythme d'une lettre qui arrive par bateau postal dès la première section, avant de successivement se trouver à l'eau, mourir

de sa mémoire, n'être « aucun courrier », rester tue ou confondue avec un vieux ticket de caisse, et qu'enfin peut-être il n'y ait plus besoin ni de récit ni de lettre et que les corps s'approchent.

« Ce trouble un peu pervers : elle, le silence et la solitude »

Dans le récit de Stéphane Bouquet les photographies de Morgan Reitz sont prises pour ce qu'elles sont : des fractions d'espace saisies dans le réel et travaillées de manière à modifier la perception qu'on en a, comme des tableaux peints de Nantes, de l'Erdre et de la Loire où l'on verrait encore quelques marques du passage du pinceau. Elle paraît tout à la fois dans et hors ces photographies, contrairement au rapport fréquent qu'un auteur établit avec des images qui l'accompagnent. Nul rapport de commentaire ici, nulle illustration, nulle feinte de concordance de l'image aux mots ou des mots aux images mais un rapport anti-démiurge dans le jeu qui consiste à prendre la photographie comme parcelle d'une vie qu'il s'agit d'habiter, monde clos duquel elle ne saurait sortir tant qu'on ne lui en aurait pas donné l'autorisation — alors même qu'un il a pu, lui, « disparaître à son tour et glisser dans le reste de l'image. » En ce sens, Stéphane Bouquet approfondit ce qu'il effectuait avec Amaury Da Cunha dans *Les Oiseaux favorables*, autre ouvrage photo-graphique paru en 2014 aux éditions Les Inaperçus dans lequel une elle, déjà, cherchait une voie/x.

Des photographies aux textes, ce que ces stations d'elle révèlent ici, c'est certes la recherche d'un lieu, mais aussi d'un homme, et du bonheur. Chaque espace apparaît comme la possibilité d'une

réalisation du désir, duquel elle s'anime. Au fil des pages espoir ou espérance et attente se mêlent en effet. Un individu aperçu au futur selon l'injonction de la lettre et qui « se rhabille » parce qu'« il ne vous attendait plus » : « au moins vous aurez entr'aperçu le bonheur », lui écrit-on. Mais elle n'est pas certaine que les mots de la lettre soient ceux que l'on vient de citer. Peut-être était-ce plutôt « c'était la première fois que tu te lavais les mains depuis notre étreinte ». En d'autres termes, le désir serait celui d'une redite, d'une répétition des corps ensemble — et désir que s'en exprime un second, celui de l'autre : « Dans la lettre légendaire qu'elle serre au fond de sa poche elle voudrait qu'il y ait le mot tentacule et le verbe avaler. »

C'est à une quête qu'elle s'adonne, pour rompre la solitude, plusieurs fois redite — autre point commun avec Les Oiseaux favorables. Mais s'agit-il de trouver une âme sœur, à la manière d'une moitié d'androgyne platonicien, comme le suggère la recherche d'un être dont on sait enfin le nom, qu'on avait dans l'enfance « croisé par hasard et qu'on a su aussitôt que la vie suivante consisterait à le chercher sans relâche, lui et la consolation éblouissante de l'étreinte » ? Il y aurait là matière à l'amour. S'agit-il de rencontrer celui qui vous ferait jouir, l'autre qui comblerait le « désert intime » ? Il y aurait matière au plaisir. De baiser celui qui éviterait qu'on se tourne « vers sa propre bouche » ? Toujours est-il qu'il s'agit d'entamer la mangue, récurrente dans le texte, comme on comblerait le manque.

Sortir du cadre, trouver l'autre et le je

Mais il y a plus. La quête se mène pour elle « armée de l'épuisette instable et parfois décousue du langage ». Voilà bien qui permet de saisir l'une des directions de son parcours : désir et recherche du bonheur ne paraissent jamais achevés parce qu'ils ne peuvent s'actualiser ici que dans le verbe, insuffisant à dire ce qui travaille vraiment en soi. Lorsque le paysage comme la photographie changent et qu'elle « sait désormais que tout ceci est illusoire », probablement est-ce aussi que le langage défaille à construire une stabilité, trop précaire pour s'ancrer dans la réalité. Elle cherche alors le prénom de celui qui manque, en cite quelques-uns au hasard, et la recherche du nom devient quête du réel, quête d'une association entre le désir et un signe, éventuellement une figure, quelque chose de palpable, un corps. Elle scande un « je t'aime » à l'absence, formule incantatoire qui signe la défaite du langage et la permanence du désir, comme cet endroit caché « où l'image n'est pas finie ». Mais rien n'y fait : longtemps le réel se dérobe.

Si le désir est tension vers sa réalisation future, dès la première section un décalage léger se présente pourtant entre ce qui est perçu et le présent : « ce qu'elle voit d'ici, étonnant mais c'est directement le passé ou presque directement le passé. » Nulle réalisation possible dans ces conditions. Parcourir les photographies et le texte consisterait alors en une tentative de faire coïncider présent et passé, moments de passage et moments d'existence, nom et corps, désir et présence, rêve d'une étreinte et amour consommé.

Le temps vient enfin de crier « Eurêka » après avoir reçu un ballon sur le crâne — comme Newton y reçoit une pomme ? — : il faut « décrypter les signes sur la piste des mollets ». Ce qu'elle s'emploie à faire entre la huitième et la dernière section, dans laquelle d'autres voix se mêlent à la sienne qui enfin dit je. Aurait-elle fait éclater le cadre ? « C'est l'essence même du paradis que de devoir être perdu » écrit Stéphane Bouquet dans La Cité de paroles à propos de Pasolini, avant de préciser que chez le poète italien comme chez son aîné, Dante, « le paradis s'atteint par la marche ». La Baie des cendres pourrait être le récit d'une tentative de le retrouver, hors du cadre et dans l'étreinte.

L'ARGENTINE MALGRÉ TOUT

de Nicolas Azalbert et Eduardo

COUP-DE-COEUR D'ALBAN LÉCUYER POUR L'ARGENTINE MALGRÉ TOUT DE NICOLAS AZALBERT & EDUARDO CARRERA, DISSONANCES #34, JUIN 2018

Une adolescente en robe d'été dort à plat ventre sur un lit pas défait, la lumière du jour occupe les murs vides ; on devine les rêves chancelants d'une sieste aux heures moites de l'après-midi. Format carré, immobile, elle ne se réveillera pas tout de suite et dans ce corps désirable et à l'abandon on reconnaît l'Argentine épuisée par un début de siècle en crise. La mise en regard des photographies d'Eduardo Carrera et des textes de Nicolas Azalbert nous raconte les rêves et les douleurs d'une jeunesse politique. « Cher Christian, Je me réjouis de te revoir même si cette perspective n'est pas dépourvue de craintes. Crainte de me laisser emporter par tes explorations des abîmes, crainte qu'on se lasse, crainte qu'on se déçoive. Si tu es un chemin, une transmission, une intelligence du monde, une éthique, je ne veux pas de l'anéantissement, des chiens errants, jouer pour perdre, jouer

de l'échec et de l'explosion finale. »

Lettre à un amant, poème, nouvelle, critique cinématographique, extraits épars comme les pensées inconstruites naissant du souvenir d'un lieu ou d'une rencontre. Ici, l'évolution de la part de l'industrie dans le PIB argentin entre 1976 et 2002 dialogue avec l'image d'un parc d'attraction à l'abandon et une photographie prise au téléphone portable lors d'une tentative d'occupation du Palais du Gouvernement. Plus loin, l'évolution du taux de chômage éclaire différemment la chambre de la jeune fille. On comprend alors que l'intelligence du livre réside aussi dans la liberté du lecteur d'y tracer ses propres itinéraires, et de parcourir avec délectation les formes captives de ce cadavre exquis lumineux.

POÉSIE ARGENTINE, ENTRETIEN PAR LISE SIMON, PREVIEW, NOVEMBRE 2017

Eduardo Carrera et Nicolas Azalbert ont réalisé ensemble le livre L'Argentine, malgré tout, paru aux éditions Warm. De cette collaboration, découle aujourd'hui l'exposition présentée à Cosmopolis lors de ce 39e F3C. Preview a interrogé le photographe argentin et le critique de cinéma français.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de travailler avec Nicolas Azalbert sur le projet L'Argentine, malgré tout ?

En réalité, c'est Willy Durand, le directeur de la maison d'édition Warm, qui nous a choisis. Il nous a mis en contact pour voir si l'on s'entendait bien. Et effectivement, tout s'est magnifiquement passé entre nous. Nous étions quasiment voisins à Buenos Aires. Nous aurions pu nous connaître avant, car nous fréquentions le même bar. Nous avions des amis en commun, aimions les mêmes écrivains. C'était merveilleux de travailler avec lui. Je pourrais répéter l'expérience sans souci.

L'Argentine, malgré tout parle de la dictature et de la crise de 2001. Comment avez-vous vécu ces périodes ?

Ces événements m'ont beaucoup marqué. Quand la dictature a débuté, je n'avais que 10 ans. Je ne faisais pas encore de

photographie, mais j'ai des souvenirs très clairs de cette période. Par contre, le 20 décembre 2001, quand les violences ont éclaté et que 40 personnes sont décédées, j'ai pris des photographies. Puis, le lendemain, le silence s'est installé dans tout le pays. Ce jour-là, personne n'est allé travailler. Moi, je suis parti sur ma moto avec mon appareil photo et j'ai commencé à raconter ces paysages du premier jour de l'été, ces gens qui faisaient comme s'ils étaient en vacances. C'était ma manière à moi de raconter la crise.

Comment envisagez-vous l'art photographique ?

Pour moi, le photographe est en constante recherche. Un poète a dit : « Même depuis un égout, ça reste une vision du monde. » Ma spécificité est de regarder les choses depuis l'égout. Je ne suis pas de ces artistes qui créent pour plaire à une certaine élite de l'art contemporain. Je préfère traiter des lieux communs et en sortir une réalité nuancée. Je suis content si, à travers mes photographies, il y a du chaud et du froid et que la dialectique ne se résout pas facilement. Je déteste les photographies didactiques qui donnent un point de vue simplifié. Mes photos ne peuvent pas être désarmées d'un seul regard, elles demandent de la réflexion. Évidemment, je n'y arrive pas à chaque fois, mais j'essaye du moins...

JULIEN MÉRIEU, ASTONISH ME !

de Gerard Malanga et Julien Mérieau

CHRONIQUE DE CLAIRE-NEIGE JAUNET, MOBILIS, LE 05/09/2017

Julien Mérieau, Astonish me / Étonnez-moi !, voici justement un livre étonnant, un ensemble polyphonique constitué de quatre photos et de plusieurs voix. Lecture de Claire-Neige Jaunet.

Les éditions Warm, installées à Laval, inaugurent leur collection Photo-Graphie avec un ouvrage intitulé Julien Mérieau, Astonish me / Étonnez-moi !. À première vue, le contenu pourrait sembler hétéroclite : quatre photos de Julien Mérieau, précédées d'un commentaire de son ami Gerard Malanga, donné en version originale, et suivies de la traduction de Stéphane Bouquet; pour terminer : une postface de Julien Mérieau lui-même.

La lecture révèle un ensemble polyphonique fait de points de rencontre. Les quatre photos ont été sélectionnées par Gerard Malanga parmi trente et une, et leur choix est le résultat d'une démarche de compénétration : "mon regard m'a conduit sur le chemin que, me semblait-il, les yeux de Julien lui avaient fait emprunter". Il se met en quête de "l'objectivité" qui consiste, dit-il, à "voir ce que je pensais qu'il avait vu", afin d'épouser l'idée maîtresse du photographe, pour qui "ce que nous voyons n'est pas nécessairement ce que réellement nous voyons".

Ainsi, si Mobilier du ciel, Fleuve au lit, Poitiers, et Flèches, sont retenues, c'est pour leur part de "magie" qui nous installe entre dévoilement et dissimulation, laissant le spectateur libre de "créer ses propres histoires".

Si on les regarde "attentivement", ces quatre images nous entraînent bien au-delà du visuel. Leurs motifs tronqués (immeuble, pont, ville, route) parlent de manque, de disparition, "d'absence perpétuelle"; ils nous introduisent dans un monde teinté de "solitude existentielle" et nous communiquent "un sentiment inquiétant de solitude".

Les propos de Julien Mérieau dans sa postface légitiment cette perception de Gerard Malanga. Le photographe explique comment il a été formé par la musique et comment il a cherché à en reproduire le langage : "ce que je voulais rendre en image était sa force imparable, sa temporalité, en prise directe avec la vie" où les moments disparaissent.

Gerard Malanga a parfaitement senti que les images de Julien Mérieau étaient habitées par le passage des êtres et de leur regard, et un rythme de la même nature que la fluidité de la musique. Comme elle, ces photos sont faites d'un "système de signes", dont le processus demeure "en partie caché", même pour l'auteur. Comme tout créateur, le photographe "doit inventer pour s'expliquer aux autres, si ce n'est d'abord à lui-même". Aux voix de Julien Mérieau et de Gerard Malanga relayé par Stéphane Bouquet viennent s'ajouter celles du cinéaste Antonioni, du poète américain Robert Frost, de Jean Cocteau, convoquées pour élargir la polyphonie de cette rencontre.

UN ÉTÉ SUR LA BIÈVRE

d'Adrien Gombeaud

LE MOT DU LIBRAIRE

Antoine Fron, Les Traversées, 2 rue Édouard Quénu, Paris 5e (place Saint-Médard)

Voyage le long de la Bièvre depuis Antony jusqu'à Austerlitz en passant par ici... C'est passionnant, léger et érudit à la fois. On aime beaucoup!

"SOUS LES PAVÉS, LA BIÈVRE" PAR JEAN-CLAUDE RASPIENGEAS, LA CROIX, LE 18/02/2017

Comme, à Bordeaux, le Peugue et la Devèze, la Bièvre, à Paris, est une rivière invisible et oubliée depuis qu'on l'a recouverte pour ne plus la voir. Intrigué par l'enfouissement, scellé en 1912, de ce cours d'eau, redouté pour ses crues, le journaliste-écrivain Adrien Gombeaud décide, l'été 2016, de le suivre, guidé par les écrivains qui le chantèrent et le célébrèrent.

La Bièvre (...) traverse Arcueil et Gentilly, entre dans Paris par la Poterne des Peupliers et termine sa course sous la gare d'Austerlitz. Elle irriguait naguère l'activité économique des faubourgs et de la capitale. Sur ses berges malodorantes, « hauts lieux de la chiffonnerie », se succédaient mégissiers, corroyeurs, laveurs de beurre et de laine, féculiers, équarrisseurs, lavandières, qui la transformaient en cloaque. Dans la Ville lumière, les Parisiens y déversaient leurs déjections de toutes sortes.

« La Bièvre était une rivière de labeur, elle faisait tourner les moulins, recueillait les déchets des abattoirs, des tanneurs, des teinturiers, des blanchisseurs... », note Adrien Gombeaud. Dans sa besace, ce promeneur puise de vigoureuses citations des « bardes de la Bièvre », Rabelais, Victor Hugo, J.-K. Huysmans, retrouve les photographes Eugène Atget et Robert Doisneau, le musicien Erik Satie, l'artiste Louise Bourgeois. Du côté des Gobelins, ce biffin de la mémoire évoque le meurtre d'une bergère qui épouvanta l'opinion publique, plus loin ranime les heures sombres de la Salpêtrière. Chemin faisant sur les traces de ce fantôme de ruisseau, il brosse le tableau mélancolique et contrasté d'un Paris perdu. Avocat de cette « rivière des souvenirs », il prévient : « Un jour, c'est certain, sous une forme ou une autre, la Bièvre débordera à nouveau dans les rues de Paris. »

"PARIS AU FIL DE L'EAU" PAR MARC RIGLET, DOSSIER PARIS EST UN ROMAN, LIRE, #453, MARS 2017

Qui sait, qu'à Paris, la Seine compte un affluent ? La Bièvre, puisque tel est son nom, entre dans Paris à la Poterne des Peupliers, en contrebas de la Porte d'Italie. Puis, traversant les 13e et 5e arrondissements, elle se jette dans le fleuve à la hauteur de la Gare d'Austerlitz. Longtemps, on a pu la voir serpenter au flan de la Butte-aux-Cailles, fournir l'hiver, à la Glacière, ses pains de glace, offrir son eau aux tanneurs des Gobelins et irriguer les champs maraîchers de la rue Mouffetard. Et puis, épuisée de servir ainsi aux industries de la ville, devenue cloaque, elle fut recouverte en 1912 et disparut à nos

yeux. Avant de connaître ce funeste destin, la Bièvre avait toutefois enchanté artistes et écrivains. C'est en retrouvant sa présence chez Rabelais, Restif de la Bretonne, Rousseau, Alfred de Musset, Balzac, les Goncourt, et quelques autres encore, qu'Adrien Gombeaud nous invite à cheminer sur son cours. Que vous soyez natif de la Butte-aux-Cailles, ou simplement amoureux de balades buissonnières, vous goûterez l'évocation sensible de cette modeste rivière « célébrée par ses écrivains et ravagée par ses riverains ».

"AU-DESSOUS COULE LA RIVIÈRE" PAR THIERRY GANDILLOT, LES ÉCHOS WEEK-END, LE 10/03/2017

La rue de Bièvre eut son heure de gloire quand s'y réunissait le premier cercle de la Mitterrandie. Mais combien de passants savent qu'elle doit son nom à une rivière qui se jette non loin de là, dans la Seine à la hauteur du jardin des Plantes? Le sort de la Bièvre fut scellé en 1912, quand on décida de l'enfouir afin de dompter ses crues qui inondaient les immeubles et empuantissaient ses rives. L'ami Adrien Gombeaud, dont les lecteurs des Échos Week-End connaissent bien la plume critique, a eu la bonne idée de suivre le cours de cette rivière enfouie et pourtant bien présente.

Parti d'Antony un jour de l'été 2016, il a traversé Arcueil et Gentilly, est entré dans Paris par la poterne des Peupliers, a passé la Butte-aux-Cailles et les Gobelins jusqu'au bord de la Seine, où il a cherché la trace ne serait-ce que d'un filet d'eau.

Chemin faisant, il fait revivre mille métiers disparus, s'interroge sur les toponymes, réveille des légendes, rapporte de savoureuses anecdotes. Ainsi, une rouerie rabelaisienne tenue longtemps pour vraie accrédita l'idée que la manufacture des Gobelins entretenait dans ses caves une armée d'ivrognes qui, compissant à rythme soutenu dans la Bièvre, conféraient à ses eaux des propriétés magiques. Au début du xixe siècle encore, un condamné à mort, « capable de boire par jour 20 litres de vin sans perdre la raison », proposait ses services de pisseur en échange d'une annulation de peine. En remontant les siècles, on croise des artistes et des poètes, des aristos et des prolos, des héros et des vilains. Au terme de cette promenade en compagnie d'un guide au pas assuré et à l'oeil aguerré, l'invisible est rendu visible; un vrai tour de magie.

"CETTE RIVIÈRE SECRÈTE QUI COULE SOUS LES PAVÉS DE PARIS", PAR BAUDOIN ESCHAPASSE, LE POINT, LE 19 MARS 2017

De la Bièvre ne subsistent aujourd'hui qu'un nom de rue et le souvenir lointain d'un ru fangeux. Un livre lui rend l'hommage qu'elle mérite.

Dans le 13^e arrondissement de Paris, des plaques de bronze indiquent, par endroits, son ancien cours. Mais peu de passants y prêtent attention. Recouverte d'une chappe de béton en 1912, la Bièvre a sombré dans l'oubli. Le cours d'eau qui prend sa source à Guyancourt, dans les Yvelines, n'est pas totalement mort, bien qu'il ait été enterré. Ne subsiste plus de lui qu'un nom de rue, où vécut François Mitterrand, proche de la Seine où ce ruisseau invisible continue de se jeter. Reste aussi le souvenir lointain d'un ru industriel. Adrien Gombeaud redonne aujourd'hui vie à la Bièvre en lui consacrant un livre somptueux, en forme de balade*.

"Au début du XX^e siècle, c'était encore un filet d'eau qui serpentait au sud de la capitale. Tombée des campagnes et des étangs de Saint-Quentin, la Bièvre (...) était une rivière de labeur, elle faisait tourner les moulins, recueillait les déchets des abattoirs, des tanneurs, des teinturiers, des blanchisseurs. Son débit était modeste, pourtant il lui arrivait de se révolter. Ses crues terribles inondaient (...) les caves d'eaux toxiques et puantes. (Aujourd'hui) fondue dans les sous-sols, elle (est) le membre fantôme d'une ville amputée", écrit-il en préambule d'un livre qu'il faudrait lire en marchant sur les traces de son auteur.

Une rivière inspirante

Amoureux de cette rivière, "entrée dans la mythologie de la capitale" au moment où on l'enfouissait, Adrien Gombeaud a passé tout un été à arpenter son ancien tracé. Grand marcheur, cet écrivain-voyageur, à qui l'on doit de formidables livres sur la Chine** qu'il a sillonnée de long en large pendant plusieurs années, signe là une évocation poétique d'un monument disparu. Comme un émouvant mausolée dédié à un être regretté. Sur le modèle de Jean-Paul Kauffmann qui avait déambulé le long de la Marne en 2013 et en avait tiré un délicieux récit (publié par Fayard), Adrien Gombeaud a d'abord plongé dans les livres qui évoquent ce cours d'eau. Car la Bièvre qui traversait les villes d'Antony, Cachan, Arcueil et Gentilly avant d'entrer dans Paris n'a cessé, malgré son aspect repoussant d'égout à ciel ouvert, d'inspirer les écrivains.

De Rabelais à Musset, de Ronsard à Victor Hugo, en passant par Huysmans..., on ne compte plus les auteurs qui ont célébré cette rivière, hier indomptable et désormais emmurée (elle est canalisée de sa source jusqu'à son embouchure, au pied de la gare d'Austerlitz). À dire vrai, cette rivière n'a pas seulement marqué la littérature. Elle a aussi laissé une empreinte forte en peinture. On la retrouve dans plusieurs tableaux de Turner, Matisse, Marquet et Utrillo. Elle a aussi été photographiée par Eugène Atget, Nadar ou encore Robert Doisneau. Adrien Gombeaud nous apprend à quel point elle marqua le musicien Erik Satie qui vécut, à proximité de son cours, les 28 dernières années de sa vie.

Les fantômes du passé

Ce livre n'est pas pour autant un livre d'histoire. Car Adrien Gombeaud ne se contente pas d'évoquer seulement le passé. Amateur de patrimoine certes, il prend aussi plaisir à décrire ce que sont devenus ces anciens "hauts lieux de la chiffonnerie". Ces quartiers où travaillaient jadis lavandières, teinturiers et tanneurs (mégissiers, corroyeurs et baudroyeurs) se sont profondément transformés. Ils sont désormais fréquentés par une population mélangée où se croisent jeunes désœuvrés, bobos désargentés mais aussi jeunes cadres pressés. En fin observateur, Adrien Gombeaud décrit, avec humour, sur le ton d'un anthropologue en terre étrangère, les peuplades qu'il rencontre au fil de son voyage.

Bordé de lavoirs, le cours de la Bièvre a vite été pollué au début du XX^e siècle par les tanneries et autres peausseries qui s'étaient installées d'Antony à Gentilly.

Rappelant que ces nouveaux "spots branchés" sont posés sur un ancien cloaque, l'auteur fait découvrir la raison pour laquelle certains d'entre eux conservent une atmosphère spéciale, à l'instar de la Butte aux Cailles ou des abords de la rue Mouffetard. C'est qu'ils sont habités par "l'esprit des lieux". Et, peut-être, hantés par des fantômes. Ceux des ouvriers qui découpaient la rivière gelée dans le quartier de la glacière... Celui de Bibi la Purée, clochard, ami de Verlaine qui vagabondait entre Arcueil et Paris. Celui de cet ermite anonyme qui vivait quasi nu sur un petit îlot, aujourd'hui recouvert par le boulevard Arago. Ou encore celui d'Aimée Millot, jeune bergère d'Ivry qui fut assassinée au bord de l'eau, à l'emplacement de l'actuelle rue Croulebarde, un jour de mai 1826.

Résurrection ?

Au fil de ses promenades, Adrien Gombeaud nous en apprend long sur l'histoire de la capitale, l'air de rien... Évocation mélancolique d'un Paris enfui, autant que de la Bièvre enfouie, son livre n'a rien de nostalgique pour autant. Il se clôt même sur une note optimiste : la conviction profonde qu'"un jour, (...) sous une forme ou une autre, la Bièvre débordera à nouveau dans les rues de Paris".

N'évoque-t-on pas depuis plusieurs décennies qu'il faut la "libérer" de sa coque de béton ? Le cours d'eau ne revit-il pas déjà du côté d'Antony où des clubs de pêche ont été créés dans des bassins alimentés de son eau ? "On (y) a même réintroduit les écrevisses qui régalaient autrefois la Maintenon. Il n'est peut-être pas trop tard pour réparer ce que l'on a brisé et retrouver des éclats de paysages qui n'existent plus que dans les livres", veut croire Adrien Gombeaud.

La rivière est aujourd'hui souterraine jusqu'à la Seine où elle se jette, près de la gare d'Austerlitz. © Flickr

* "Un été sur la Bièvre", d'Adrien Gombeaud, éditions Warm, 142 pages, 16 €.

** Hong Kong et Macao mis en scènes (Espaces et Signes, 2016) ou Dans les pas du Petit Timonier, la Chine vingt ans après Deng Xiaoping (Seuil, 2013).

LE TRIANON, UN CINÉMA ASSOCIATIF EN MAYENNE

d'Armelle Pain

"UN LIVRE SUR L'HISTOIRE DU TRIANON" PAR KRISTELL LE GALL, LE COURRIER DE LA MAYENNE, LE 6 OCTOBRE 2016

A l'occasion des 50 ans de l'association qui gère le cinéma le Trianon, Armelle Pain a écrit un livre retraçant l'histoire de l'établissement du Bourgneuf-la-Forêt.

Année de jubilé pour Le Trianon au Bourgneuf-la-Forêt : voilà cinquante ans, l'association qui gère encore le cinéma aujourd'hui, prenait la suite de l'équipe paroissiale qui avait créé l'établissement. Les 5 et 6 novembre, les bénévoles fêteront comme il se doit ces cinq décennies. Mais les célébrations ont déjà commencé, avec la rédaction d'un livre, en collaboration avec l'éditeur Warm.

A la plume, l'on retrouve Armelle Pain. La jeune femme connaît bien le cinéma du Bourgneuf. Avant de lancer Warm, avec Willy Durand, elle travaillait pour Atmosphères 53, qui collabore avec les bénévoles du Trianon. « Nous avons gardé des liens. Nous nous sommes vus en juin avec l'envie de faire des choses ensemble. Cela se concrétise aujourd'hui au travers d'un livre. » C'est en écoutant Fernand Orrière, bénévole depuis 60 ans pour la salle de cinéma, que l'idée lui est venue. « C'est le moment ou jamais pour raconter l'histoire de cette salle. »

Pour Armelle Pain s'amorce alors un important travail de recherches : outre les archives du cinéma, elle peut compter sur la collection de Fernand Orrière, qui a conservé discours, documents officiels et articles de presse sur le Trianon. « Quand je me suis plongée dans l'histoire, j'ai vraiment été passionnée par le sujet. »

Tout au long de l'ouvrage, l'auteur a intégré des éléments de contexte. « J'y évoque notamment quelques éléments sur l'arrivée du cinéma en Mayenne. C'était un objet de lutte entre les laïcs et l'Eglise. Au Bourgneuf, c'est lorsque le vicaire Alphonse André est arrivé en 1944 que le curé lui a demandé de réfléchir à la construction d'une salle de cinéma. » Elle sera bâtie entre 1944 et 1947. « Il s'est démené pour obtenir des matériaux, le terrain, pour inciter les paroissiens à l'aider. » La salle est inaugurée en 1948, en présence du Ministre de l'Information. Spectacles et séances de cinéma rembourseront le cinéma en trois ans. « C'était complet tout le temps ». En 1966, ce sont des bénévoles qui reprennent Le Trianon. « Un petit groupe s'est mobilisé », rappelle Armelle Pain. Malgré les baisses de fréquentation des salles de cinéma françaises, l'établissement bourgneuvien tient bon. « Il y a toujours eu des bénévoles déterminés à continuer. Ils sont assez courageux et audacieux. On sent une équipe soudée, qui a vraiment du plaisir à donner du temps et ses compétences au cinéma. Ils ont à cœur de montrer ce qu'est la société d'aujourd'hui, une volonté d'ouverture sur le monde. Je suis très admirative de ceux qui y sont impliqués depuis 50 ou 60 ans. » Aujourd'hui, le Trianon affiche un box office annuel dépassant les 10 000 entrées. Le Bourgneuf-la-Forêt est la plus petite commune mayennaise à avoir un cinéma et l'une des plus petites en France à afficher le label Art et Essai.

"LE TRIANON, 50 ANS DE CINÉMA, ET PAS UNE RIDE" PAR JEAN-LOÏC GUÉRIN, OUEST FRANCE, LE 5 NOVEMBRE 2016

Le cinéma associatif du Bourgneuf-la-Forêt fête ses 50 ans ce week-end. Outre la projection de films cultes, un livre d'Armelle Pain retrace sa fabuleuse histoire.

L'histoire

Question cinéma, elle s'y connaît Armelle Pain. Une encyclopédie vivante comme on dit. De cette passion pour le 7e art, malgré des études dans l'environnement, elle en a fait son métier. Ou plus exactement ses métiers, exerçant plusieurs fonctions autour de la médiation, à Nantes, Marseille, et bien sûr en Mayenne pour le compte d'Atmosphère 53, dont le rôle est de promouvoir le cinéma dans le département.

Cette page est tournée. Avec son ami Willy Durand, elle a créé à Laval sa propre boîte d'édition et d'ingénierie culturelle, Warm (1). Plus explicitement la SARL édite des disques de musique expérimentale ainsi que des livres où l'art cohabite avec le récit.

« Un maillage unique »

Cette dernière compétence a naturellement trouvé preneur lorsque le cinéma Le Trianon, au Bourgneuf-la-Forêt, s'est mis en tête de fêter le 50e anniversaire de son association support. « C'étaient des partenaires d'Atmosphère 53, je les connaissais déjà, explique-t-elle. J'ai tout de suite été emballée pour écrire ce livre sur cette aventure quand même extraordinaire. Les gens ignorent trop leur chance d'avoir encore des cinémas associatifs sur leur territoire. Ce maillage est unique au monde, plaide-t-elle avec conviction. Une ouverture fabuleuse sur le monde et un lieu qui génère encore du lien social. »

Au-delà du Trianon, Armelle est intarissable sur le paysage cinématographique mayennais composé de dix complexes. Mais son cœur penche vers sa forme associative, également portée par Le Vox à Renazé, Le Majestic à Montsûrs et l'Aiglon à Saint-Pierre-des-Nids. « En Mayenne, presque tous les modèles sont représentés : il y a ceux qui sont portés par le privé (Laval, Château-Gontier et Ernée), et ceux

par les collectivités : commune ou communauté de communes. »

En juin, donc, Armelle se lance dans la collecte d'informations et l'écriture sur le cas bourgneuvien. La frénésie aidant, le simple fascicule devient un vrai livre documenté. « C'était passionnant, j'y ai consacré l'été. Entre les archives diocésaines, et la mémoire intacte de Fernand Orrière, il y avait matière. » Tout y passe : les fondements historiques creusés, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, par le vicaire Alphonse André, obsédé par l'idée de mettre en scène La Passion au théâtre. Son acharnement débouchera sur la construction de grand bâtiment culturel, ensuite dédié au cinéma. « Jusqu'au début des années 1960, l'image animée était le seul lien entre les habitants. Les actualités de la guerre d'Algérie, même cinq ou six semaines après coup, lui ont donné de l'importance. »

En seconde partie, l'ouvrage aborde le fonctionnement du cinéma après sa reprise en 1966 par l'association Le Trianon. L'organisation des bénévoles, l'évolution technologique, le profil de la programmation orientée, malgré tout, vers l'art et essai « ou le film d'auteur. »

Cinquante années émaillées de souvenirs et d'anecdotes de Fernand Orrière, pilier essentiel du Trianon. S'il n'aime pas trop que les projecteurs soient braqués sur lui, ce dernier, malgré ses 85 printemps, ne rechigne jamais à raconter les copies de film « détériorées en chauffant trop, à la projection. » Ou celles qui, envoyées de Corse, tardaient à venir. « Il m'est arrivé plusieurs fois d'aller en chercher en Sarthe pour être dans les temps. » C'était une autre époque, celle de la pellicule 35 mm.

(1) Warm, 1 ter, rue André-de-Lohéac à Laval. Tél. 07 87 13 17 50.